

## « NOUS » ET LA CONSTRUCTION D'UN ETHOS INDIVIDUEL ET COLLECTIF DANS LE DISCOURS POLITIQUE

<sup>1</sup>LU Qiuyan, <sup>2</sup>PU Zhihong

<sup>1,2</sup>Université Sun Yat-sen, Chine

<sup>1</sup>carolinelu2016@163.com; <sup>2</sup>puzhihong@hotmail.com

Article reçu le 3 avril 2016 | révisé depuis le 20 avril 2016 | accepté le 25 juin 2016

**RÉSUMÉ.** La construction de l'image d'un pays ou d'une personne s'avère importante dans les échanges internationaux. Ainsi, notre étude porte sur la construction de l'*ethos* à la française pour mieux connaître les stratégies concernées et pour arriver à une communication efficace avec les Français à l'avenir. Le pronom « nous », considéré comme une jonction entre « je » et « non-je », demeure un marqueur important en ce qui concerne la construction d'un *ethos* individuel et collectif, et nous ouvre la perspective sur sa valeur stratégique dans le discours politique aussi bien que sur sa fonction dans les relations hiérarchiques des actants. Notre travail, qui étudie le duel entre Sarkozy et Hollande en 2012 pendant les élections présidentielles, est essentiellement ancré dans l'analyse du discours, dans la théorie de l'énonciation de la subjectivité (Benveniste, 1966, 1974 ; Kerbrat-Orecchioni, 2009) en particulier.

**Mots-clés:** discours politique, énonciation, *ethos* individuel et collectif, « nous », valeur stratégique.

**ABSTRACT.** The national or personal image building is very important in international exchange. Therefore, our study focuses on the construction of *ethos* in a French way in order to gain a better understanding of the relevant strategies and to achieve effective communication with Frenchmen in the future. The pronoun "we", which is supposed to be a junction between "I" and "non-I" in enunciation, is an important symbol in the construction of individual and collective *ethos*, and opens up the possibility to carry out a study on its strategic value in the political discourse, as well as its function in the hierarchical relationship among the participants. Our work, which is studying the duel between Sarkozy and Hollande during the presidential election in 2012, is rooted in the theory of discourse analysis, especially in the theory of enunciation of subjectivity (Benveniste, 1966, 1974; Kerbrat-Orecchioni, 2009).

**Keywords:** enunciation, individual and collective *ethos*, political discourse, strategic value, we.

### INTRODUCTION

La construction de l'image, qui varie beaucoup de la culture orientale à celle de l'Occident, se montre stratégique dans les relations diplomatiques. Et depuis la rhétorique, nous avons affaire à l'emploi des

marques énonciatives dans le discours parmi lesquels "le pronom passe pour le noyau dur de toute expression politique" (Jereczek-Lipinska, 2007, p.149) et "le jeu de pronoms personnels a toujours fait partie du jeu voire des stratégies discursives en politique"

(Jereczek-Lipinska, 2007, p.149). Dans cette perspective, notre étude porte sur le débat de l'entre-deux tours qui a opposé Nicolas Sarkozy et François Hollande le 2 mai 2012, dans le but d'esquisser le modèle français de la construction de l'*ethos* au travers du pronom « nous » et au travers de sa valeur stratégique.

L'observation et l'analyse des discours de ce débat permettent de repérer *grosso modo* deux usages du « nous ». Une version inclusive (le « nous » inclut « je » et « tu »/ « vous ») range tant le locuteur que l'interlocuteur dans une grande famille, effaçant temporairement leurs différents traits de personnalité. Une version exclusive (le « nous » exclut « tu » ou « vous »), focalisée sur le principe d'altérité, marque la volonté du locuteur de se différencier vis-à-vis d'un autre que soi, ou la volonté de "projeter une image qui n'est pas seulement la sienne, mais aussi celle du groupe auquel il appartient et au nom duquel il dit parler" (Amossy, 2010, p.156).

Le fonctionnement du « nous » dans notre corpus soulève avant tout la question de la construction d'un *ethos* individuel et collectif. Il précise en deuxième lieu l'objectif du locuteur : se reconnaître semblable et distinct d'un autre que soi à travers des échanges et des croisements. La méthode de recherche consiste à remettre les « nous » dans les exemples concrets et une analyse du corpus occurrence par occurrence s'avère essentielle. En nous appuyant principalement sur l'énonciation de Benveniste (1966, 1974) et de Kerbrat-Orecchioni (2009) dans le cadre de l'analyse du discours, nous tentons de repérer les différents usages du « nous », d'en établir un nouveau modèle et de répondre aux questions centrales de cette étude : la nature de « nous » et sa corrélation avec « vous », ainsi que les stratégies argumentatives par la mise en œuvre de « nous » dans le débat.

## MÉTHODE

Le discours politique dans cet article est au sens restreint, c'est-à-dire "une forme de la discursivité par laquelle un locuteur (individuel ou collectif) poursuit l'obtention du pouvoir" ("Le discours politique", s.d.).

De ce point de vue, l'exercice de parole qui est au cœur des actes est souvent accompagné des concurrences de forces entre différents partis. Entre autres, les actants politiques s'appliquent à la transmission d'informations, à la persuasion des opinions publiques. Ainsi, Ghiglione (1989) attribue cette définition au discours politique : "c'est un discours d'influence produit dans un monde social, et dont le but est d'agir sur l'autre pour le faire agir, le faire penser, le faire croire" (p.9). Le discours politique, chose indispensable du jeu de forces, a ses caractéristiques du genre, ses contraintes et son champ spécifique. Il a aussi son art de bien parler, ses approches d'argumentation, ses stratégies persuasives et sa logique.

Nous avons choisi comme corpus le duel entre NS et FH le 2 mai 2012 sur TF 1. Pour ceux qui s'intéressent au travail de l'*ethos* au travers du « nous », cette scène de grande portée s'avère un bon choix. Cette émission télévisuelle consiste à confronter deux personnages du monde politique et laisse voir leur travail de l'*ethos* individuel et collectif d'une part, et leur intention de la construction de l'*ethos* au travers du « nous » d'autre part. Mais en ce qui concerne la construction de l'*ethos*, se formule une telle interrogation sur son honnêteté : la construction de l'*ethos* est-elle une présentation de soi authentique au sein de la pratique de discours ou est-elle une fabrication illusoire en quête d'efficacité ? Nous avons lieu de dire que les actants politiques ont leur propre programme d'énonciation, leur particularité verbale *a fortiori*. Le processus de la construction d'*ethos* individuelle ou collective s'ouvre non seulement aux partisans, mais aussi à tous les spectateurs devant l'écran. Cette particularité offre l'occasion au locuteur de se donner en spectacle au cours duquel il projette son image. Par ailleurs, nous ne nous précipitons pas de soupçonner l'authenticité de l'*ethos* construit sous cette condition. Nous allons étudier, au contraire, les instances concrètes (le « nous » dans notre cas) qui s'ancrent dans le processus de la construction. Et nous tentons de repérer aussi précisément que possible toutes les possibilités du « nous » de

notre corpus dans la construction d'un *ethos* individuel et collectif.

La méthode de recherche s'avère qualitative, et l'analyse de discours au cas par cas s'effectuera toujours sous une optique comparative entre les discours des actants. Ainsi, nous avons mené une recherche sur la forme d'un « nous » inclusif aussi bien qu'un « nous » exclusif, ceci contribuera à l'élaboration de notre propre modèle du « nous » en tant que résultat de recherche.

## RÉSULTATS ET DISCUSSION

### « Nous » inclusif dans le discours politique

Pour illustrer la valeur référentielle de « nous » dans le discours politique, nous prendrons appui sur les mots dans le duel entre NS et FH et examinerons comment s'y réfère le « nous ». Le premier cas est le « nous » inclusif.

a. nous = je + vous

NS: Il y a une différence entre « nous ». Vous voulez moins de riches, moi je veux moins de pauvres.

Le « nous », pronom tonique, se met après la préposition « entre » après lequel existe un éventail de possibilités. De manière générale, il passe pour un ensemble composé de deux personnes ou plus dans la structure « entre nous » au sein duquel chaque personne tient lieu d'un élément inséparable et associé. Le « nous » dans le discours de NS soulignant l'existence autonome de ses deux composantes n'est pas néanmoins de ce cas. *Une différence entre nous* annonce tout d'abord un heurt, signifiant que ce n'est pas sûrement une nuance entre « nous ». Cette différence demeure devant « vous » comme il le fait devant « moi ». Deux « vouloir » (vous voulez, je veux) dénotent ensuite les désirs de ces interlocuteurs qui veulent *moins de choses*, mais des choses différentes. *Vous (FH) voulez moins de riches, moi je (NS) veux moins de pauvres* révèle le vif contraste qui se traduit premièrement en couple d'antonymes « riche/pauvre ». Ce contraste se traduit deuxièmement en attitude des interlocuteurs envers les riches et les pauvres : NS pense que FH a une franche hostilité envers les riches tandis qu'il se montre généreux pour

aider à tout moment les pauvres. Ce contraste est troisièmement un contraste de mesures financières entre le président sortant et le candidat. L'un qui veut moins de pauvres leur accorderait des priorités afin de les aider à se développer. L'autre qui veut moins de riches les contiendrait afin de les affaiblir au point de réduire l'écart entre les deux pôles. Ce contraste répond à bon escient à ce que nous posons : le « nous » n'est plus un ensemble à l'intérieur duquel chaque individu se lie étroitement. Du moins, dans ce cas, il a deux membres (vous + je) à forte personnalité demandant à se distinguer.

b. nous = je + vous + ils

FH: Donc, je dois dire ce soir quel président je serai si les Français m'accordent leur confiance. Je serai le président de la justice parce que « nous » traversons une crise grave, dure, qui frappe notamment les plus modestes, les plus travailleurs, ceux qui sont les plus exposés et donc je veux que la justice soit au cœur de toutes les décisions publiques. Les privilégiés ont été trop protégés et donc ce sera la justice fiscale, la justice sociale, la justice territoriale qui inspireront mon action.

En mentionnant la situation défavorable de la France devant les caméras, FH a employé le terme « nous » au lieu de « la France ». Le « nous » représente initialement un « moi », le locuteur lui-même qui veut se présenter comme un simple citoyen parmi les autres. Il regroupe par la suite les habitants moyens de la France traversant *une crise grave, dure*. Si la France vit un temps de souffrance, tous les Français le font aussi, les privilégiés n'en font pas exception. C'est un autre groupe qui se joint dans ce « nous » et avec les habitants moyens, ces deux catégories s'intègrent dans le pronom « ils ». Le « nous » a enfin son dernier membre, NS. Comme président sortant, NS subit le même sort que ses citoyens, c'est lui qui est la seule personne à ne pas être négligée. Cependant, NS n'est pas l'homme-clé du « nous ». Le recours à « nous » et non pas à « la France » amène à minimiser l'image de FH et à l'intégrer pleinement dans le groupe de citoyens

français avec lequel FH a la volonté de faire bloc, d'être leur compagnon, leur frère. Le recours à « nous » et non pas à « la France » amène à raccourcir la distance entre un homme politique et les civils et d'autre part, en se mettant dans le groupe de citoyens français, victimes d'une crise grave qui embrume la France, FH a plus de facilités à faire adhérer ses compatriotes à ses idées. Le recours à « nous » amène en plus à réchauffer l'atmosphère cordiale entre un locuteur et les spectateurs parce que le « nous » agrandit l'image collective qui est aussi l'image de la France, l'image de chaque Français. Le « nous » après *Je serai le président de la justice* fait appel à tous les membres de cette collectivité de montrer solidaires pour le meilleur et pour le pire, car la justice ne serait plus une fantaisie dans un avenir proche si « je (FH) devenais le président ».

Définitivement, ce « nous » a une valeur stratégique pour donner une image gratifiante à tous ceux qui réclament la justice et l'égalité. Prenons ensuite l'exemple de NS dans son discours où le « nous » désigne aussi « je + vous + ils ».

NS: Il n'y a pas de remarque désagréable. Y a-t-il un pays au monde qui a fait mieux ? Y a-t-il un pays d'Europe et de l'OCDE qui a fait mieux en termes de croissance que la France depuis 2009? Il n'y en a pas.

FH : Si, les États-Unis ont fait mieux que la France en termes de croissance.

NS : Non, « nous » n'avons pas connu un trimestre par...

Dans ce cas, le « nous », équivalent de « la France », conserve une valeur différente du « nous » du cas précédent. La distinction tient à ce qu'il ne compte pas minimiser l'image du « moi », il va la rehausser au contraire. Le locuteur vient d'affirmer les exploits de la France et fait savoir qu' *il n'y a pas de remarque désagréable*. Sentant que cette énonciation n'est pas entièrement constatée, NS se confère la légitimité de reprendre la parole au nom du gouvernement pour affirmer qu' *aucun pays dans le monde n'a fait mieux que la France*. À l'idée de fournir des références impeccables, NS a réduit le champ de comparaison qu' *aucun pays de l'Europe et de l'OCDE n'a fait*

*mieux que la France en termes de croissance depuis 2009*. Malheureusement, FH a toujours la capacité de chercher querelle. Face à cet ardent antagoniste, NS se montre comme un instructeur et inclut dans son « nous » FH dont il s'applique à alléger le poids pour valoriser ses propres actions. NS inclut ensuite dans son « nous » lui-même et l'ensemble des Français auxquels il doit absolument soumettre un bilan satisfaisant. Quand NS affiche ses résultats en employant le « nous », ce pronom n'est plus neutre pour ce que derrière le « nous » se gonfle un « moi » sous-jacent. D'un côté, NS donne une bonne image à la France pour faire plaisir aux spectateurs français en indiquant que les plans de croissance de France ont été achevés avec succès à l'échelle mondiale. D'un autre côté, NS se donne une image favorable par un « nous », faisant penser à l'auditoire que tous les succès sont les mérites du président de la République. Bien que ce « nous » désigne « je+vous+ils », chaque élément n'a pas la même dimension, le « vous » est à mettre aux oubliettes. Le rapport entre le « je » et le « vous » stimule la concurrence de forces qui ne se limite pas sur le plan de relations personnelles, mais encore sur le plan de compétences dirigeantes. Par rapport au lien du couple « je/vous », celui entre « je » et « ils » semble plus chaleureux. Le « je » exprime son désir de conserver une intégrité avec « ils », sans leur support le « je » perd son droit de gouverner. Simultanément, le « je » revendique sa condescendance devant « ils » sans qui il n'a non plus des obligations à s'acquitter. Lorsque NS élargit le « nous » pour englober tout l'auditoire ou plutôt tous les Français au moment où il dit *nous n'avons pas connu un trimestre par...*, il dépouille notre droit de lui reprocher. L'extension du « je » au « nous » est un bon stratagème, étant donné que NS attribue le mérite à un « nous le peuple » non pas à un « nous le parti » et que ce « nous le peuple » réunit tous les Français autour de lui pour représenter la France à l'extérieur. Dans cette perspective, le « nous » a pertinemment incarné sa valeur stratégique : construire un charmant *ethos* national dans les relations globales aussi bien qu'un décent *ethos* individuel de NS.

## « Nous » exclusif dans le discours politique

Dans le nous inclusif susmentionné, la relation entre « je » et « vous » se fait voir sur le tapis grâce à leur coexistence. Mais, qu'en est-il, quand il s'agit d'un « nous » exclusif où le « vous » est absent ? Veut-il dire que la relation entre « je » et « vous » prend fin ? Et quand le « nous » n'inclut que lui-même comme une instance où se dissimule le « je », est-ce que le « nous » peut encore construire un *ethos* collectif ou au contraire, compte-t-il se donner une image modeste ? D'ailleurs, une nuance s'établit entre un *ethos* collectif où la primauté est accordée au parti dans lequel le « je » se présente comme membre, et à une communauté plus large. "Dans tous les cas, des relations souvent complexes s'instaurent entre l'*ethos* personnel et l'*ethos* collectif" (Amossy, 2010, p.171), et il nous reste à éclairer leur construction. Prenons d'abord le cas de Hollande où le « je » remplit entièrement le fonctionnement du « nous ».

a. nous = je

FH: Que faire par rapport aux otages ? Je n'ai pas les informations que peut-être monsieur Sarkozy peut « nous » livrer. Mais je ne crois pas que ce soit sa responsabilité ici, il faut être très prudent, et je ne lui demanderai rien là-dessus, parce que je considère que ça fait partie des prérogatives du chef de l'État et des autorités publiques de savoir ce qu'il est possible de faire pour la libération des otages. ... Là-dessus, je ne doute pas qu'au lendemain de l'élection présidentielle, toutes les informations « nous » seront données pour que « nous » puissions travailler à la libération de ces otages, et surtout aussi, au-delà de ce qu'il convient de faire, pour leur famille et pour eux-mêmes, pour permettre la stabilisation de cette partie du monde, cette partie de l'Afrique qui risque d'être un foyer de terrorisme de très grande ampleur.

Il s'agit de la solution pour libérer les 8 otages français détenus dans la zone où plane la menace terroriste. À cette question, la réponse de FH est positive : il faut aider les

pays frappés et menacés. Mais il réserve le droit de répondre sur la solution, car ce sont les prérogatives et la responsabilité du chef de l'État qui prend le dernier mot. Le comportement de FH résume son objectif : l'ambition de devenir le prochain président et l'appétit de faire perdre la face au concurrent. Trois « nous » viennent attester cette réalité, l'un à la place du sujet, les deux autres en fonctionnement de COI. Le premier se présente comme un monsieur vertueux prêt à demander des conseils auprès de son prédécesseur. FH avoue le manque d'informations sur l'état des otages en laissant entendre qu'il n'est pas encore le président pour acquérir les informations nécessaires. Le « nous », en se substituant au « je », adoucirait le ton sec. Ensuite, la présentation du moi sous forme du « nous » se déroule de manière lucide. Se plaçant hors des fonctions officielles nécessaires pour obtenir tout ce qui concerne la situation des otages, FH a lancé directement la balle à NS à qui s'impose cette responsabilité. En même temps, le « peut-être » plus haut montre le refus chez FH de croire à l'authenticité des informations venant du président sortant, car ce ne sera pas bientôt sa responsabilité ni ses prérogatives de savoir ce qu'il est possible de faire. Le « nous » se veut comme un bon auditeur respectueux de son prédécesseur. Qui plus est, le « nous » se veut un successeur qui lui permet d'endosser cette affaire.

Deux autres « nous » portent le sens du « je », se montrent capables de recevoir toutes les informations sur les otages et de travailler là-dessus. FH met en avant sa confiance du résultat du vote qui lui permet de consulter des documents confidentiels, de recommander sa prudence et son projet à long terme sur la libération. La confiance s'exprime dans l'usage de la structure *je ne doute pas*, y ajoute un ton déterminé dans l'emploi du temps futur *toutes les informations nous seront données...* La prudence s'énonce en ce que le « nous » engage une réflexion sérieuse sur la solution avant d'agir et en ce qu'il a besoin de toutes les informations afin d'engager ses actions. Le plan à long terme se figure dans la considération non seulement sur les otages capturés mais aussi sur leur famille et sur les zones dans la misère. Les

deux « nous » défendent fermement les prérogatives et le pouvoir du chef de l'État de lutter contre le terrorisme pour reconstruire la stabilité au sein des pays menacés. Ces deux « nous » ne sont plus modestes parce qu'ils déclarent ouvertement l'intention de prendre la succession. Effectivement, en disant que *je ne crois pas que ce soit sa responsabilité et je ne lui demanderai rien là-dessus*, le premier « nous » n'éprouve aucune indulgence pour NS. Ces trois « nous » co-construisent un *ethos* individuel de FH, désireux, ambitieux, avide du pouvoir. Prenons ensuite l'exemple de NS dans son discours où se superposent le « je » et le « nous » de façon explicite.

NS : La France est le seul pays d'Europe qui a gardé l'impôt sur la fortune. Vous venez de dire que je l'ai supprimé. C'est le seul pays d'Europe qui a gardé l'impôt sur la fortune. Et la réforme de l'impôt sur la fortune que j'ai faite, je l'ai conduite intégralement financée par les plus fortunés ... Allez dire Monsieur Hollande, qu'il n'y a plus d'impôt sur la fortune, que « nous » avons fait des cadeaux aux riches, c'est une calomnie, c'est un mensonge! Ça vous fait rire ?

Nous pouvons voir dans ce cas comment NS projette un *ethos* du président de la justice devant l'auditoire. À noter que NS répète deux fois que *la France est le seul pays d'Europe qui a gardé l'impôt sur la fortune* de manière à faire entendre qu'il ne l'a pas supprimé. Il fait en reste entendre que c'est lui-même qui a entrepris la réforme de cet impôt. NS reconnaît ses propres efforts sur ce fait pour démêler d'une part le malentendu diffusé parmi les masses, et d'autre part dénoncer le mensonge de son concurrent. Une présentation de soi en « nous » se figure dans les replis du texte où l'image personnelle se construit et que l'orateur parvient à se sortir de la gêne que donne l'adversaire. Ce « nous » en vient à déjouer les pièges de FH en se donnant l'image d'un faux accusé. Pour NS, il ne suffit pas de déjouer mais de répliquer. À travers le « nous », il tente d'allumer la fureur de ses supporteurs, de tous les Français. De plus, il

colle une image de calomniateur à celui qui lui a fait un « beau discours ». *C'est une calomnie, c'est un mensonge* a fort martelé cette contrevérité, en même temps, *ça vous fait rire* a fait honte à FH de ses insultes. La superposition du « je » et du « nous » a bien protégé le « je » lorsqu'il s'agit de récriminer contre l'interlocuteur. La superposition a accentué d'ailleurs le vif contraste entre un « je » effacé et un « vous » montrant ses dents et griffes.

Les deux derniers exemples seront également empruntés au même discours entre les deux candidats de l'élection présidentielle.

b. nous = je + ils

FH : Mais en fait, cette dette, que « nous » avons et que « nous » allons honorer parce que « nous » allons prendre en charge effectivement ce qu'est votre héritage, elle vient, ce qu'elle est née à la fois de vos largesses fiscales pour les plus favorisés et en même temps de cette incapacité qu'a été la vôtre de maîtriser la dépense publique.

Dans ce cas, FH parvient à profiler un *ethos* individuel important face à la dette publique aussi bien qu'un *ethos* de son parti apte à éliminer les problèmes irrésolus. Laisant de côté son autoprésentation au début du discours, FH parle avec netteté de la dette publique depuis le quinquennat de NS à qui il en a imputé la responsabilité. FH a manifesté d'ailleurs sa colère envers les avantages fiscaux offerts par NS aux classes privilégiées. En déclarant que *nous avons cette dette* et que *nous allons honorer cette dette*, FH se tient prêt à porter désormais le flambeau et prendre en charge avec son parti l'héritage de l'équipe présidentielle sortante. Les deux « nous », porte-parole de leur parti et gardiens du bien-être du public, se montrent ambitieux et capables pour le service de l'État. Et FH a la certitude de mener à bien les fonctions officielles pour combler les largesses fiscales et maîtriser mieux la dépense publique. Plus avant, il réaffirme haut et fort sa volonté d'autorité à laquelle il refuse de renoncer. Par reprocher au concurrent son incapacité à maîtriser la dépense publique et des priorités accordées

aux privilégiés, FH entame le processus de l'autoreprésentation. Le « je » inclus dans le « nous » est prêt à projeter une image du défenseur des intérêts du peuple français et rend service au parti d'où il vient. *Nous allons prendre en charge...* éprouve la fierté du locuteur du futur triomphe dans cette campagne. *Elle (cette dette) vient... de cette incapacité* éprouve sa fierté d'une meilleure situation pour la France dès que son parti prendra le relais. Le « je » inclus dans le « nous » ne veut pas dire qu'il s'efface derrière toutes ses caractéristiques, mais au contraire, il projette un *ethos* individuel non moins évident à travers "une apparente fusion dans la collectivité" (Amossy, 2010, p.177). Il demande à se consacrer à la carrière politique au service de son idéal et à se battre pour les défavorisés. Il travaille à construire une image de dirigeant avec l'esprit d'abnégation dans son groupe et de désintéressement face à ses supporters et opposants. En minimisant les résultats de NS sur la France, FH amplifie en même temps les efforts de son groupe. Un *ethos* de groupe projeté n'en cache pas moins un *ethos* individuel à travers lequel le « je » s'affirme et se grandit.

### Remarques sur les modèles de « nous »

Le recours à des exemples dans le discours politique et la discussion sur la valeur référentielle du « nous » de notre corpus montrent comment le locuteur projette tant un *ethos* individuel dans chaque situation qu'un *ethos* collectif s'il en a besoin dans le rapport avec le « je ». Et les études sur les références du « nous » nous sont une grande source d'inspiration. Quelques remarques importantes sur les modèles de « nous » nous encouragent d'établir un nouveau modèle basé sur les recherches précédentes.

Benveniste dessine le modèle de « nous » en le considérant comme "une jonction entre je et non-je" (1966, p.233) :

Nous = je + non-je  $\left\{ \begin{array}{l} 1) \text{ moi+vous (forme inclusive)} \\ 2) \text{ moi+eux (forme exclusive)} \end{array} \right.$

D'après lui, c'est toujours « je » qui prédomine puisqu'il n'y a de « nous » qu'à partir de « je ».

Kerbrat-Orecchioni (2009, p.46) le redéfinit d'une autre manière :

Nous = je + non-je  $\left\{ \begin{array}{l} \text{je + tu (singulier ou pluriel):} \\ \quad \text{« nous inclusif »} \\ \text{je + il(s) : « nous exclusif »} \\ \text{je + tu + il(s)} \end{array} \right.$

Existent toujours dans ce modèle les formes inclusive et exclusive en fonction de l'existence et du néant de la 2<sup>e</sup> personne tant singulière que plurielle. Mais Kerbrat-Orecchioni (2009) ajoute, à la base du modèle de Benveniste (1966), une troisième entité « je+tu+il(s) », ce qui constitue une information complémentaire. D'ailleurs, elle développe son modèle dans les détails les plus complets : "a. nous = je+ø ; b. nous = je+tu+ ø ; c. nous = je+tu+il+ ø ...." (Kerbrat-Orecchioni 2009, p.47).

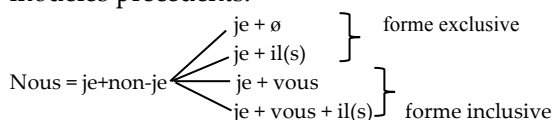
De Benveniste à Kerbrat-Orecchioni, le contenu de « nous » présente des divergences et des convergences. Notre première remarque tient à ce que tous les deux s'accordent à le diviser en deux (je + non-je) et à reconnaître la prédominance de « je ». Si l'orateur se passe de « je » dans ses discours, mais laisse ses paroles à la première personne plurielle, il est vraisemblable qu'il montre sa modestie d'une part, mais aussi le véritable « je » dans les coulisses de « nous » d'autre part. Comme la phrase du discours de FH suivante, les deux « nous » ont chacun leur référence: "*Nous, nous sommes mécontents de vos résultats*". Le premier « nous », en tant qu'apposition du second, met en relief le sujet de cette allocution. Le second, s'il s'agit d'un « nous » exclusif, n'implique pas avant tout l'interlocuteur pour ensuite faire entendre sa voix : le mécontentement de « nous » est principalement le mécontentement de « je ». Et la subjectivité de « je » attachée à « nous » renforce pour autant les émotions insatisfaites dans l'expression.

Notre deuxième remarque porte sur les divergences entre les deux modèles. Évidemment, le modèle de Kerbrat-Orecchioni serait plus complet que celui de Benveniste vu que celui-là ne fait pas seulement attention aux formes exclusive et

inclusive, mais encore à la globalité du pronom. Mis à part les entités comprises dans leur modèle, les explications de ces entités sont non moins variées. Benveniste accorde de l'importance spécifique à la relation entre la 1<sup>ère</sup> et la 2<sup>e</sup> personne singulière et entre la 1<sup>ère</sup> et la 3<sup>e</sup> personne singulière. Il parle de la prédominance de personne dans ces deux formes. D'autre part, Kerbrat-Orecchioni avance l'infini de « nous » dans son graphe à côté des formes inclusive et exclusive puisque l'ensemble des ils et des elles est proprement inépuisable (Kerbrat-Orecchioni, 2009, p.46). Cet inachèvement du graphe nous donne la possibilité de concevoir un modèle de « nous » mieux établi.

Notre troisième remarque pose sur la subjectivité de « nous » dans le discours. Benveniste parle de la transcendance de « je » par rapport à « tu », en considérant le « je » comme personne subjective et le « tu » personne non-subjective. D'après Benveniste (1966) "les pronoms personnels sont le premier point d'appui pour [la] mise au jour de la subjectivité dans le langage" (p.262). De ce point de vue, il est aisé de voir que la subjectivité de « nous » pour Benveniste se traduit d'emblée par le « je » tant en forme inclusive qu'en forme exclusive. Kerbrat-Orecchioni envisage premièrement la subjectivité dans le langage à travers les déictiques. Les pronoms personnels, qui font partie des unités déictiques, sont des outils aptes à ancrer les sentiments du locuteur dans le discours. Puisque "toute parole est égocentrique" (Benveniste, 1966, p.262), le « je » code ses messages et énonce simultanément sa position et sa perception. Le « nous », le « je » inclus, n'échappe pas à ce cas même si le « non-je » était inexhaustible.

Nous sommes franchement convenus que les deux modèles ont chacun leur raison d'être. Mais suite à notre recherche sur des débats politiques, notamment celui du duel entre Sarkozy et Hollande en 2012 pendant les élections présidentielles, nous essayons de proposer un autre modèle en combinant les modèles précédents.



Dans notre modèle, le « nous » peut être exclusif et inclusif. La forme exclusive ne contient pas une seule entité « je+ils », car tous les « ils » peuvent s'effacer lorsque le « nous » se veut être un « je ». C'est pourquoi nous avons ajouté le néant (∅) dans la forme exclusive. D'ailleurs, nous avons remplacé dans la forme inclusive le « tu » par le « vous » puisque le « vous », par essence, est en mesure de substituer le « tu ». En effet, les pronoms dans notre modèle ne se connotent pas de façon précise. Selon leur fonction grammaticale dans le discours, le « je » peut se transformer en « me » (« m' »), ou en « moi » ; il en « ils », « le (l' ) », « la (l' ) », « les » ou « lui », « leur » et « eux ». Quant au contenu de ces signes, il serait plus compliqué. Toutes les valeurs de « nous » ne seront déterminées que dans le contexte. Nous reconnaissons enfin l'imperfection de ce modèle : un modèle parfait semble impossible, car nous n'arrivons pas à y envisager toutes les possibilités des valeurs du « nous ».

## CONCLUSION

"Le discours politique est toujours affaire d'identité" (Mayaffre, 2003, p.247) et le pronom personnel serait meilleur à "affirmer l'identité d'un locuteur individuel ou collectif (un parti, une classe, un groupe parlementaire, un syndicat) pour favoriser l'identification d'un public" (Mayaffre, 2003, p.248). Dans notre étude, c'est le « nous » qui constitue un espace linguistique où se reconnaît et se siège un groupe d'appartenance. C'est lui aussi qui se motive pour la construction de l'*ethos* du locuteur tout en modifiant le rapport de forces entre lui et son ensemble. D'où sa valeur stratégique.

Des *ethos* se rencontrent, se croisent, se négocient et se combattent dans le discours politique. Le locuteur essaie de polir son image et fait appel aux discours de raison, à un *ethos* de crédibilité, surtout de supériorité. Dans notre travail, le « nous », qui tend à être un « je », marche sur la construction d'un *ethos* individuel, un *ethos* propre au locuteur lui-même. Sans compter la valeur réelle de ce « nous », un « nous » de modestie ou un « nous » de l'orateur, cet *ethos* ne se débarrasse



pas du joug de « je ». Au cas où le « nous » affirmerait un « je » amplifié, il marque d'un côté le désir du locuteur de se montrer comme le porte-parole de son groupe et d'un autre côté, la volonté du locuteur d'être membre de son équipe, de respecter son intégrité, encore plus un *ethos* de solidarité, qui marque le vouloir du locuteur de faire preuve d'une grande détermination envers les intérêts de la communauté, du public, voire de l'État.

En bref, la relation entre le « je », le « vous » et le « nous » dans la construction de l'*ethos* comporte des enjeux. Surtout l'emploi du « nous » révèle la complexité en ce qui concerne la construction d'une image de soi individuelle. La particularité du discours politique instaure ses règles : chaque fois l'apparition d'un « nous » impose la réflexion sur la relation hiérarchique entre les actants, la production de l'image sur la tension entre celle du groupe et celle de l'individu et enfin, l'énonciation à chaque instant sur les stratégies discursives en fonction de leurs objectifs. D'où la valeur stratégique dans la construction de l'*ethos* individuel et collectif.

## REMERCIEMENTS

Merci à PU Zhihong d'avoir dirigé cette recherche en tant qu'auteur de correspondance (*tongxunzuozhe*) dans le cadre du projet de *Guangdong sheng gao deng jiao yu jiao xue gai ge xiang mu da xue fa yu ke cheng, 2013-n°113*. (La Réforme de l'Enseignement et

de l'Éducation du Province du Guangdong : Cours de français universitaire, 2013-n°113).

Merci à tous les collègues rencontrés à Canton avec lesquels les discussions, toujours riches, ont sans cesse alimenté mon esprit. Merci également à tous ceux qui m'ont toujours soutenue pour que ce travail soit définitivement achevé.

## RÉFÉRENCES

- Amossy, R. (2010). *La présentation de soi : ethos et identité verbale*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Benveniste, E. (1966). *Problèmes de linguistique générale*. Tome I. Paris : Gallimard.
- Ghiglione, R. (1989). *Je vous ai compris ou l'analyse des discours politiques*. Paris : Armand Colin.
- Jereczek-Lipinska, J. (2007). De la personnalisation dans la communication politique : l'effet du « je ». *Synergies Pologne*, 4, 147-155.
- [Le discours politique]. (s.d.). Repéré à <http://analyse-du-discours.com/discours-politique>.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2009). *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*. Paris: Armand Colin.
- Mayaffre, D. (2003). Dire son identité politique : Etudes du discours politique français au XX<sup>e</sup> siècle. *Cahiers de la Méditerranée*, 66, 247-264.
- Sarfati, G-E. (2005). *Eléments d'analyse du discours*. Paris : Armand Colin.